

Laval théologique et philosophique



BOETHIUS, *De topicis differentiis*

Yvan Pelletier

Volume 35, Number 1, 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/705705ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/705705ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pelletier, Y. (1979). Review of [BOETHIUS, *De topicis differentiis*]. *Laval théologique et philosophique*, 35(1), 95–96. <https://doi.org/10.7202/705705ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

□ comptes rendus

BOETHIUS, *De topicis differentiis*, translated, with notes and essays on the text, by Eleonore Stump, Cornell University Press, Ithaca, N.Y., 1978, 288 pp.

Mme Eleonore Stump nous livre la première traduction en une langue moderne d'un ouvrage de Boèce capital pour une saine intelligence de la dialectique : *Les différences topiques*. L'excellence de sa traduction est tout de suite notable. Pourtant il ne s'agissait pas là d'une tâche facile. Le sujet abordé par Boèce dans ses *Différences topiques* est d'une extraordinaire complexité. L'intention de Boèce, en effet, est de traiter de dialectique et de rhétorique et il veut, plus particulièrement, livrer à son lecteur toutes les sources d'où un dialecticien habile et un orateur accompli tirent tous leurs arguments en vue de produire la persuasion d'un interlocuteur sur n'importe quel sujet. De plus, l'effort de Boèce en cette matière se situe dans une tradition déjà riche de plusieurs théoriciens grecs et latins. Par suite, en rédigeant son traité, Boèce emprunte continuellement aux conceptions variées et au vocabulaire technique élaborés par ses prédécesseurs : Aristote, Théophraste, Cicéron, Thémistios, Alexandre d'Aphrodise, pour ne nommer que les plus importants. Comme pour ajouter à cette complexité, d'ailleurs, Boèce choisit de fournir non pas une énumération unique des lieux d'argumentations, mais une comparaison entre les divisions proposées par Thémistios et Cicéron, puis entre lieux plus adéquats au dialecticien et à l'orateur. À quoi il faut ajouter le contexte de longues introductions à la dialectique et à la rhétorique plus ou moins empruntées à Aristote et à Cicéron.

Mme Stump s'y retrouve pourtant et arrive à présenter une traduction anglaise lisible, claire et intelligente où l'on trouve maintes brillantes suggestions pour rendre des termes techniques latins traditionnellement intraduisibles. Pour aider davantage le lecteur, d'ailleurs, Mme Stump ne craint pas de signaler partout où cela peut être utile le

mot latin que l'on pourrait avoir de la difficulté à reconnaître derrière la traduction. Bref, on a là une traduction anglaise excellente et rigoureuse d'une œuvre qui ne saurait manquer de passionner tout universitaire intéressé à la dialectique, c'est-à-dire à la direction de l'intelligence en matière de discussion.

Non contente de ce travail déjà considérable, Mme Stump a fait suivre sa traduction de notes fort copieuses, dont la rédaction simple est propre à faciliter, même à un lecteur qui ne serait pas déjà familier avec la question, l'accès à cette œuvre de Boèce.

Enfin, Mme Stump a accompagné le tout d'une introduction et d'une seconde partie où plusieurs essais tâchent de défricher, d'examiner, d'explicitier les notions clés de l'œuvre et du sujet, et de replacer la conception que Boèce s'en forme parmi celles des grands maîtres de la dialectique qui ont précédé ou suivi celui-ci : Aristote, Théophraste, Cicéron, Thémistios, Alexandre et Porphyre ; Garlandus Compotista, Pierre d'Espagne, William de Sherwood, Occam. Dans ces essais encore, on trouve de bonnes analyses des textes considérés, d'excellentes remarques et des interprétations plus simples et plus vraisemblables que d'autres rencontrées fréquemment, parce que plus liées, chez Aristote par exemple, au contexte de la dispute dialectique.

Toutes ces qualités permettent de supporter avec facilité quelques faiblesses étonnantes. Signalons par exemple une confusion assez constante du probable, matière proprement dialectique, avec le vrai, qui ne concerne qu'indirectement le dialecticien. Suite à cette confusion, Mme Stump se trouve à certain moment devant des affirmations capitales de Boèce qui paraissent simplistes. En effet, lorsque Boèce met au fondement de l'argumentation dialectique des maximes, c'est-à-dire des propositions connues de soi et non à travers une argumentation, Mme Stump se demande s'il s'agit là des premiers principes de la

science, ne pouvant songer à des propositions qui seraient de soi connues *comme probables*, indépendamment de leur vérité et de leur nécessité ou de leur fausseté et de leur contingence.

De même encore, Mme Stump paraît quelquefois assez peu distinguer entre rigueur matérielle et formelle pour appeler un syllogisme *démonstration* (*a demonstrative argument*, cf. p. 198), du moment qu'il revêt une forme valide, et parler comme si un argument dialectique ne pouvait être un syllogisme formellement valide.

Enfin, on est quelque peu surpris, quand Mme Stump est familière avec tant d'auteurs médiévaux mineurs, qu'elle paraisse si peu faire de cas de certains des plus grands scolastiques. Mme Stump semble par exemple si peu avoir fréquenté le grand commentaire de saint Albert le Grand aux *Topiques* d'Aristote qu'elle attribue à un obscur Thionville, au siècle dernier, d'avoir le premier songé à un ordre un peu rigoureux entre les différents lieux énumérés dans ces *Topiques*.

Mais toute cette matière est extrêmement difficile et une pléiade d'auteurs ont abondamment discoursu à son sujet. Aussi, ces faiblesses n'empêchent pas le livre de Mme Stump de constituer une précieuse acquisition pour tout intellectuel intéressé à la logique.

Yvan PELLETIER

Bernard J.F. LONERGAN, s.j., **Pour une méthode en théologie**. Traduit de l'anglais sous la direction de Louis Roy, o.p., Coll. Héritage et projet, no 20. Montréal, Fides, 1978. 469 pages (13.5 × 21.5 cm).

Grâce au travail consciencieux du Père Louis Roy et de toute une équipe, voici enfin la traduction de *Method in Theology* (1972), un classique de la présente décennie.

L'ouvrage se divise en deux parties. La première est consacrée à des notions préliminaires; la seconde décrit les huit tâches que l'auteur assigne à la théologie.

Le premier volet, intitulé *Les appuis de la méthode*, commence par un exposé de ce qu'il entend par méthode. Partant de l'observation des sciences qui ont fait leurs preuves, il est amené à définir la méthode comme « un schème normatif d'opérations susceptibles d'être reproduites (*recurrent*), reliées entre elles et qui donnent des résultats cumulatifs et progressifs. Il y a donc méthode

lorsqu'on trouve des opérations distinctes, que chaque opération se relie aux autres, que l'ensemble des relations forme un schème, que le schème est considéré comme la façon correcte d'accomplir une tâche, que les opérations en accord avec le schème peuvent se répéter indéfiniment et que les fruits d'une telle répétition ne sont pas identiques mais cumulatifs et progressifs. » (pp. 16-17).

Étant remonté par delà les procédés des sciences de la nature aux procédés plus fondamentaux de l'esprit humain (expérimenter, comprendre, juger et décider; ou être attentif, intelligent, rationnel et responsable), il y reconnaît un schème fondamental d'opérations intervenant dans toute démarche de connaissance. C'est ce qu'il appelle la méthode transcendente. L'auteur dit ensuite en 12 remarques comment cette méthode intervient dans toute méthode particulière, notamment dans celle de la théologie.

L'auteur présente ensuite trois présupposés à l'intelligence de sa thèse, à savoir les thèmes du bien humain, de la signification et de la religion. Ces quelque cent pages sont d'une exceptionnelle richesse d'observation et d'érudition.

Le cinquième chapitre est une sorte de condensé de la thèse de l'auteur. Par-delà les notions de spécialisation d'après les matières et de spécialisation d'après le champ de recherche, l'auteur distingue ce qu'il appelle « les huit fonctions constituantes de la théologie ». Ces huit fonctions, qui donnent naissance à autant de spécialisations intimement liées, s'imposent selon deux paramètres. D'une part, elles correspondent aux deux phases principales de la démarche théologique, à savoir l'écoute de la Tradition, i.e. de ce que les autres « ont avancé, cru ou réalisé » (p. 305) et la prise de position face aux problèmes de son temps. D'autre part, elles correspondent aux quatre niveaux des opérations conscientes et intentionnelles présentes au premier chapitre, à savoir, l'*expérience* ou la perception des données, la *compréhension* ou la saisie des données perçues, le *jugement* ou l'acceptation-rejet des théories et hypothèses mises de l'avant pour rendre compte des données, et enfin la *décision* ou « la reconnaissance des valeurs et le choix des méthodes et des moyens qui permettent de réaliser ces valeurs » (p. 158). Deux phases et quatre niveaux à l'intérieur de chacune: voilà qui donne les huit fonctions constituantes de la théologie. « Dans la première phase, la théologie *in oratione obliqua* se différenciera en recherche des données, interprétation, histoire et dialectique.